HAL
open science

Vies de biblistes : tensions et dénouements

Pierre Lassave

To cite this version:

Pierre Lassave. Vies de biblistes : tensions et dénouements. Archives de Sciences Sociales des Religions, 2006, 134, pp.121-133. 10.4000/assr.3444 . halshs-03912451

HAL Id: halshs-03912451

https://shs.hal.science/halshs-03912451v1

Submitted on 12 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Archives de sciences sociales des religions

134 | avril - juin 2006
Varia

Vies de biblistes : tensions et dénouements

À propos de :
Chauvin Charles, Renan (1823-1892), Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Biographies », 2000, 158 p.
Christophe Paul, Souffrance dans l'Église au xxe siècle. Savants et théologiens français dans l'épreuve, Paris, Le Cerf, coll. « L'Histoire à vif », 2005, 268 p.
Dosse François, Le pari biographique. Écrire une vie, Paris, La Découverte, 2005, 480 p.
Goichot Émile, Alfred Loisy et ses amis, Paris, Le Cerf, coll. « Histoire », 2002, 198 p.
Harl Marguerite, La Bible en Sorbonne ou la revanche d'Érasme, Paris, Le Cerf, coll. « L'Histoire à vif », 2004, 364 p.
Montagnes Bernard, Marie-Joseph Lagrange, Une biographie critique, Paris, Le Cerf, coll. « Histoire-Biographie », 2004, 626 p.

Pierre Lassave

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/assr/3444
DOI : 10.4000/assr.3444
ISSN : 1777-5825

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 mai 2006
Pagination : 121-133
ISBN : 2-7132-2092-0
ISSN : 0335-5985

Référence électronique
Pierre Lassave, « Vies de biblistes : tensions et dénouements », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, mis en ligne le 11 juillet 2006, consulté le 20 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/assr/3444 ; DOI : 10.4000/assr.3444

© Archives de sciences sociales des religions

Pierre Lassave

Vies de biblistes : tensions et dénouements

À propos de :

CHAUVIN Charles, *Renan (1823-1892)*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Biographies », 2000, 158 p.

CHRISTOPHE Paul, *Souffrance dans l'Église au XXe siècle. Savants et théologiens français dans l'épreuve*, Paris, Le Cerf, coll. « L'Histoire à vif », 2005, 268 p.

DOSSE François, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, 480 p.

GOICHOT Émile, *Alfred Loisy et ses amis*, Paris, Le Cerf, coll. « Histoire », 2002, 198 p.

HARL Marguerite, *La Bible en Sorbonne ou la revanche d'Érasme*, Paris, Le Cerf, coll. « L'Histoire à vif », 2004, 364 p.

MONTAGNES Bernard, *Marie-Joseph Lagrange, Une biographie critique*, Paris, Le Cerf, coll. « Histoire-Biographie », 2004, 626 p.

En 1935, dans ses « Instructions concernant ma biographie », Henri Bergson insistait sur le fait que « la vie d'un philosophe ne jette *aucune lumière* sur sa doctrine, et ne regarde pas le public »[1]. Il s'inscrivait en faux contre cette vieille tradition des *chries*, ces anecdotes parlantes qui, depuis Diogène Laërce, associent à l'œuvre divers traits personnels de son auteur (*cf.* le stoïcien Zénon aimait les figues fraîches et séchées, etc.). Mais aujourd'hui la « biographie intellectuelle » sous ses multiples formes se voit reconnaître des vertus heuristiques. L'expérience vécue, l'esprit du temps, la structure d'une œuvre s'éclairent réciproquement d'harmoniques insoupçonnées. Plus généralement, dans les sciences humaines, la perspective biographique, longtemps reléguée à un genre littéraire plus ou moins convenu, s'impose comme lieu de renouvellement épistémologique. C'est du moins ce que soutient l'essai récent de l'historien François Dosse. L'auteur voit dans le « pari biographique » deux enjeux majeurs : réduire l'écart entre le sujet et l'objet de la connaissance, dépasser les frontières entre narration fictionnelle et explication scientifique. « Si l'on prend au sérieux, précise-t-il, la belle démonstration

1. Henri BERGSON, « Instructions concernant ma biographie », 2 février 1935, *in* Philippe SOULEZ, Frédéric WORMS, *Bergson*, Paris, Flammarion, 1997, p. 288.

de Paul Ricœur selon laquelle le soi (*Ipse*) se construit non pas dans une répétition du même (*Idem*), mais dans son rapport à l'autre, l'écriture biographique est au plus près de ce mouvement vers l'autre et de l'altération du moi vers la construction d'un soi devenu autre. Évidemment, une telle aventure n'est pas sans risques : entre la perte de son identité et le fait de marquer la singularité du sujet de la biographie, le biographe doit savoir maintenir la juste distance, démarche difficile car les bouffées passionnelles ou les prises de distance objectivantes sont aussi nécessaires à la recherche que le souci permanent de garder le cap » (p. 11).

Le genre biographique a, comme on le sait, une longue histoire ; Dosse en retrace les grandes lignes avec force documentation. Trois grands modèles s'en dégagent sans qu'il s'agisse de les ordonner selon un schéma de succession linéaire : « l'âge héroïque » issu du modèle antique de la « vie des hommes illustres » qui édifie et personnifie des valeurs fondamentales ; « la biographie modale » qui, sensible au célèbre procès de François Simiand contre les « trois idoles » de l'histoire académique (la chronologie, la politique, la biographie)[2], ne s'intéresse à la vie d'un individu qu'en tant qu'elle intègre et typifie un collectif ; « l'âge herméneutique » qui, au-delà, révèle la singularité plurielle des sujets travaillés par le temps et le rapport aux autres. La biographie intellectuelle est le terrain privilégié de ce troisième modèle dont les approches sont aussi diverses que l'acharnement phénoménologique de Jean-Paul Sartre sur Flaubert (*L'idiot de la famille*) ou les légers « biographèmes » suggérés par Roland Barthes[3]. Elle prend notamment sens en remontant en amont (les conditions sociales, familiales ou psychiques d'une œuvre), en suivant l'aval (la postérité et ses variations) et en reliant entre elles toutes ces instances et temporalités actives.

Défini à tout le moins par le décryptage des « Écritures », le monde pluriel des biblistes, plus connu pour son histoire tourmentée (la « crise moderniste ») que pour sa sociologie, ne participe pas moins à la « fièvre biographique » dont Dosse fixe l'envolée en France à une trentaine d'années. Quelques biographies d'exégètes renommés reviennent, en effet, sur le drame national d'un corps de connaissances qui s'affranchit brutalement de sa tutelle ecclésiale au tournant du XXe siècle à la faveur de la séparation des Églises et de l'État et plus largement de la dissolution des « sciences religieuses » dans les sciences humaines naissantes. L'actualité éditoriale de ces dernières années en offre un échantillon significatif à travers quelques figures de proue : Ernest Renan, Marie-Joseph Lagrange, Alfred Loisy.

---

2. François SIMIAND, « Méthode historique et science sociale », *Revue de synthèse historique*, 1903 ; repris dans Marina CEDRONIO, choix et présentation, *Méthode historique et science sociale*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1987, p. 166-168.

3. « Si j'étais écrivain, et mort, comme j'aimerais que ma vie se réduisît, par les soins d'un biographe amical et désinvolte, à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, disons : des "biographèmes", dont la distinction et la mobilité pourraient voyager hors de tout destin et venir toucher, à la façon des atomes épicuriens, quelque corps futur, promis à la même dispersion. » (Roland BARTHES, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Points-Seuil, 1971, p. 13).

Le premier (1823-1892), le plus connu du public lettré et de notre toponymie urbaine, attache son nom au transfert radical de la théologie vers la science positive au milieu du XIXe siècle mais aussi à une œuvre philologique et historique de grande ampleur, aussi érudite que lyrique. Le deuxième (1855-1938), au renom plus confidentiel, est le chef de file d'une exégèse biblique qui a su, au fil du XXe siècle et au prix d'âpres tensions avec la hiérarchie romaine, renouveler les méthodes historiques sans obérer les développements théologiques propres à une lecture plénière des Écritures. Le troisième (1857-1940), fut celui par qui le scandale « moderniste » est arrivé, dont le nom fut longtemps prisonnier d'une petite phrase subversive (« Jésus annonçait le royaume et c'est l'Église qui est venue ») et de petits livres rouges qui ont attiré les foudres vaticanes ; un martyr de la science des Écritures dont certains cercles érudits redécouvrent aujourd'hui les qualités historiques, stylistiques et morales d'une œuvre qui ne manqua pas de nuances contrairement à son image radicale. Fixons schématiquement l'espace des positions entre nos trois figures et leur évolution séculaire dans le champ de tensions entre science et religion. Du côté de l'Église : Renan est passé du séminariste surdoué qui a mal tourné au savant déiste aux intuitions fécondes ; Lagrange, de la question biblique au candidat à la béatification ; Loisy, de la pomme de discorde au témoin d'une tragédie intellectuelle. Du côté de l'État : Renan est passé de la consécration académique au patrimoine national ; Lagrange, de la méconnaissance à l'indifférence ; Loisy, de la reconnaissance universitaire à un quasi oubli. On peut faire l'hypothèse que l'approche biographique apporte reliefs et nuances à ce tableau général.

Nos trois biographies recensées relèvent d'un espace éditorial et cognitif commun, avec d'une part Le Cerf et Desclée de Brouwer que l'on peut qualifier d'éditeurs religieux à capital intellectuel élevé et, d'autre part, des auteurs confirmés, historiens pour l'essentiel. On devine déjà un lectorat cultivé et curieux des drames vécus de l'intelligence de la foi. Mais chaque livre renvoie à des propriétés et à des projets biographiques relativement distincts, ne serait-ce qu'en termes de format.

Le *Renan* de Charles Chauvin s'inscrit dans une ligne de biographies de poche que l'éditeur a lancées au début des années 1990 avec des « petites vies de saints » puis élargies à diverses figures spirituelles (Mahomet, Kierkegaard, Savonarole, etc.)[4] avec l'objectif de concilier « exigence universitaire, présentation personnelle et souci d'actualisation »[5]. Sa quatrième de couverture résume bien le propos de ce petit livre de cent cinquante pages dont cinquante sont consacrées à des

4. Cofondateur de la revue *Notre Histoire*, Charles Chauvin, historien du catholicisme et traducteur de grands auteurs allemands (Urs von Balthasar, Anselm Grün, Hans Küng, Joseph Ratzinger), a enseigné les sciences religieuses à l'Université de Strasbourg et a été le premier directeur de cette collection biographique chez Desclée de Brouwer dans laquelle il a édité son successeur, l'historien Bernard Sesé.

5. Entretien avec Bernard Sesé, in DOSSE, *op. cit.*, p. 36.

extraits choisis : « Né en Bretagne, destiné à la cléricature, Renan renonce au sacerdoce mais se passionne pour la recherche sur les origines des langues et des religions. Le succès de la *Vie de Jésus* est énorme et durable. Écrivain talentueux et infatigable des *Origines du christianisme* et de l'*Histoire du peuple d'Israël*, il devient membre de l'Institut, professeur au Collège de France, académicien. Il meurt dans sa soixante-dixième année après avoir publié un écrit de jeunesse, *L'Avenir de la science*. Renan déconcerte admirateurs et adversaires. Dilettante épicurien ? Rationaliste mystique ? Pourfendeur des dogmes ? Sceptique frivole ? Antidémocrate élitiste et républicain de raison, il devient l'enfant chéri de la République laïque. Archéologue et philologue, philosophe et dramaturge, conteur et artiste, Renan s'est pourtant distingué dans l'approche critique de l'histoire religieuse. Si Claude Bernard est le créateur de la méthode scientifique de la médecine, Marcellin Berthelot, celui de la recherche en chimie organique, Renan, quant à lui, est à coup sûr celui de l'histoire des religions, à l'égard desquelles il a professé le plus grand respect : il voyait en elles "l'expression la plus pure de la nature humaine". »

Le développement suit trois phases temporelles (enfance, maturité, dernières années) coiffées par un bilan de l'œuvre. Passons sur les épisodes les plus connus de la crise de vocation au séminaire de Saint-Sulpice, de la conquête scandaleuse de la science positive des Écritures ou de l'édification de la statue d'intellectuel national, pour retenir quelques traits de bilan relevés par l'auteur. « L'apport incontestable de Renan, historien des religions, est d'avoir fait connaître avec objectivité les religions non chrétiennes, souvent mal connues de ses contemporains, d'avoir su les faire respecter, et d'avoir traité le christianisme de façon critique, sur la base de documents, sans faire d'apologétique ni de prosélytisme : précisément, il ne cherchait pas à faire une "histoire de l'Église" – expression aujourd'hui dénoncée à cause de son ambiguïté –, mais une "histoire du christianisme", dont les origines sont traitées avec une extraordinaire connaissance du milieu juif et chrétien. » (p. 99). À l'actif de cette œuvre « non démodée » : l'impératif de contextualisation des croyances (« Bien dessiner le milieu où se passe le fait raconté »), la dialogique du temps (« Ne faisons pas le passé à notre image »), l'explication falsifiable (comme par exemple la thèse contestée du désert facteur d'émergence du monothéisme), la compréhension psychologique (servie par un certain style : « sa prédication était suave et douce, toute pleine de la nature et du parfum des champs... »), plusieurs intuitions confirmées aujourd'hui (l'importance du Talmud, l'authenticité des quatre épîtres pauliniennes, la valeur historique de l'évangile de Jean, etc.). Au passif, les généralisations abusives (telle l'idée aberrante de la supériorité intellectuelle des langues aryennes sur les langues sémitiques), un positivisme excessif limitant la connaissance objective du surnaturel, l'ambivalence entre élitisme et populisme. Mais les incohérences de l'œuvre font aussi partie du personnage et de sa postérité : « Bon gré, mal gré, et nonobstant tous mes efforts consciencieux en sens contraire, j'étais prédestiné à être ce

que je suis, un romantique distancé protestant contre le romantisme, un utopiste prêchant en politique le terre-à-terre, un idéaliste se donnant beaucoup de mal pour paraître bourgeois, un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures.[6] » Sans qu'il s'agisse d'une entreprise de réconciliation catholique, cette biographie de poche n'inscrit pas moins Renan comme pionnier du dialogue interreligieux fondé sur une exégèse scientifique dont le biographe salue par ailleurs le renouvellement actuel.

La « biographie critique » de Bernard Montagnes sur *Marie-Joseph Lagrange* obéit, quant à elle, à un projet différent. C'est d'abord un volume important de plus de six cents pages qui retrace pas à pas le chemin du courageux fondateur de l'École de Jérusalem, véritable dossier plaidant implicitement la cause de canonisation avec force documents épistolaires jusqu'alors non publics. Le biographe, frère ordinal du grand exégète qu'il étudie depuis une vingtaine d'années, est en effet un spécialiste : archiviste de la province dominicaine de Toulouse et membre de l'Institut historique dominicain. Rigoureusement objectif, le récit n'en souligne pas moins, à chaque étape, les vertus cardinales et théologales d'un intellectuel hors pair. Exemples de ponctuation parmi tant : « À un orientalisme de tout repos, qui lui vaudrait considération et honneurs, le P. Lagrange préfère le combat pour la Bible dans lequel les coups vont pleuvoir dru. » (p. 154) ; « Pour un intellectuel voué à la recherche et à la publication de ses travaux, pareil emploi du temps révèle qu'il accomplissait le service de la Parole de Dieu tout autant dans la chaire qu'à son bureau : ainsi se montrait-il vrai fils de saint Dominique et vrai Frère prêcheur. » (p. 367).

Après l'inévitable récit des origines (milieu catholique de notables bourguignons en ascension sociale) et de la vocation (attirance secrète pour la littérature, hésitation entre le droit, l'armée et l'ordre de saint Dominique découvert à travers Fra Angelico et Lacordaire), le développement suit la solide formation classique du brillant séminariste qui préfère l'aridité intellectuelle des études bibliques à la « surchauffe spirituelle » de la spéculation théologique. Dispositions qui conduisent le jeune frère Marie-Joseph (1880) à être orienté par ses supérieurs vers les études philologiques jusqu'à être appelé à fonder l'École de Jérusalem en 1890, institution pionnière dont le principe premier est de « reconnaître dans la Bible la parole de l'homme, inscrite dans l'histoire, tout en la recevant comme parole de Dieu, porteuse de transcendance » (p. 68). Créée par l'Église pour faire face à la critique scientifique des textes sacrés (*cf.* création en 1886 en France de la 5e section de l'École pratique des hautes études), l'École, sa revue et sa collection d'ouvrages érudits, s'identifient à son fondateur en tant qu'inlassable conciliateur entre critique scripturaire et apologie catholique. Dès les premières réserves jusqu'aux orages de la crise moderniste au tournant du XXe siècle, le

6. Ernest RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, (1883), Paris, Garnier-Flammarion, 1973, p. 80.

biographe suit fidèlement l'expansion d'une œuvre savante qui ne dévie pas de sa dialectique fondatrice. Il fait valoir la résistance du juste souffrant, ses moments de découragements, sa lucidité obéissante (« Je sens douloureusement notre infériorité dans les études critiques, mais je sais très bien qu'on ne remédie à rien dans l'Église en dehors de l'obéissance », 1899). Les archives épistolaires donnent du relief aux intrigues de palais et de chapitres qui déstabilisent le projet de Lagrange. La Grande Guerre marque un tournant avec l'exil momentané de l'École puis sa réinstallation malgré les réserves qui planent encore en haut lieu sur une méthode historique soupçonnée de réduire les Écritures à leurs genres littéraires composites. Au soir de sa vie, le savant accompli, qui a renouvelé avec son École l'interprétation catholique de l'ensemble du corpus scripturaire, s'interroge sur la « stérilité surnaturelle d'une vie dévorée par l'étude » (p. 433) et craint de n'avoir pu « se dépêtrer de la scolastique » (p. 437). Le bilan que dresse le biographe dans son dernier chapitre s'avère plus large que le précédent de Chauvin sur Renan ; aux qualités de savant il ajoute celles de l'homme et du spirituel. Le savant a su combler le retard scientifique de l'Église face à l'École allemande de la pluralité des sources, confondre la naïveté des lectures littéralistes, renouer par la connaissance historique et philologique avec la lecture plénière des Pères de l'Église. La réconciliation de la critique moderne des textes avec la tradition herméneutique chrétienne qu'il opère résulte chez lui plus de la foi que d'une réflexion théologique élaborée. Le savant s'éteint peu d'années avant la seconde déflagration mondiale et surtout avant la reconnaissance officielle de son combat bibliste à travers la libéralisation de l'exégèse impulsée par l'encyclique *Divino afflante spiritu* (1943).

Le portrait final insiste sur les facettes multiples et sensibles de ce saint bibliste du XXe siècle, par exemple : sa dévotion intime et indéfectible pour la vierge Marie à laquelle il se confie avec ferveur aux pires moments de l'existence, sa simplicité et son affabilité urbaine avec quiconque, sa passion pour les grands classiques lus dans le texte (Dante, Shakespeare, Goethe), sa conversation vive non sans un soupçon de mélancolie dans le regard. Obéissance et connaissance, qualités suprêmes du dominicain, demeurent les maîtres mots de cet attachant portrait en canonisation (*ministerium scientiae ad quod deputati sumus*). Tout se passe comme si cette biographie qui s'annonçait « critique » entrait en tension avec sa dimension hagiographique, redoublant dans sa facture même la tension entre science et foi transmise en héritage par son personnage central.

Avec *Alfred Loisy et ses amis* d'Émile Goichot, nous revenons au format de poche et à une perspective biographique plus distanciée. L'auteur, historien des intellectuels catholiques, a été professeur de littérature à l'Université de Strasbourg (il a notamment publié en 1995 une biographie sur *Henri Brémond, historien du sentiment religieux*, un proche de Loisy). La formule de son *Loisy* est voisine de celle du *Renan* de Chauvin à la différence près qu'elle élargit la focale aux cercles d'amis qui ont entouré le savant solitaire durant sa tentative, également

scandaleuse, de refonder la science historique des Écritures dans la perspective d'un renouvellement du discours de l'Église sur le monde moderne. Il ne s'agit pas pour autant d'une prosopographie car le développement demeure centré sur le personnage central dont la biographie est facilitée par le fait que « sa vie a été absorbée par son œuvre dont une grande partie est de nature autobiographique », sans parler des multiples traces publiques de la crise moderniste que son œuvre a provoquée et que les travaux pionniers d'Émile Poulat ont largement défrichées[7].

Comme les deux autres biographies, le récit démarre sur le chemin de la vocation. Milieu rural, enfant chétif, timide, loyal et brillant, vite repéré par les Pères, séminaire à Châlons, goût confirmé pour l'étude historique et malaise croissant face aux subtilités scolastiques, école de théologie de l'Institut catholique de Paris où ses capacités sont remarquées par le professeur Louis Duchesne (premier portrait parallèle de ce futur évêque et académicien à la carrière dédoublée entre science historique et service de l'Église), ordination et ministère de campagne champenoise, retour à Paris pour enseigner l'hébreu et acquérir ses grades en théologie, suivi des cours d'hébreu de Renan au Collège de France (le « meilleur » du moment), assyriologie, égyptologie, éthiopien à l'École pratique (4e section), thèse sur l'histoire du canon de l'Ancien Testament (1890), professorat et début de publications savantes (création de la revue *L'Enseignement biblique*) dont l'écho ira crescendo. La vocation (refonder la science de la Bible dans l'Église catholique) se confirme dans sa radicalité au cours de cette solide formation (à la différence du dédoublement de Duchesne son protecteur). Rigoureuses et élégantes à la fois, ses études historiques contestant la lecture fondamentaliste de l'institution le placent dans le camp de « l'école large » inspirée par la critique allemande. Dès 1893, il est démis de ses fonctions d'enseignement à l'Institut catholique mais noue des relations avec des lecteurs fidèles et influents (nouveaux portraits : l'éclairé Mgr Mignot, l'entreprenant baron von Hügel). Période de retrait de l'institution où le jeune savant fait face à l'intransigeance de la hiérarchie en s'en remettant directement à Dieu qui « seul juge et récompense ». Mais période aussi d'affirmation de ses positions critiques à travers de nombreuses publications sous divers pseudonymes, de découverte de l'œuvre de John Henry Newman (1801-1890, théologien anglais du développement historique du christianisme), puis de recours à l'enseignement public dans la récente et sulfureuse 5e section de l'École pratique (« Je me réfugie dans l'Université comme dans un asile et nulle puissance au monde ne peut m'imposer l'obligation de mourir de faim ou même celle de ne rien faire »). Nouvelle rencontre avec un jeune auditeur passionné de ses cours sur les mythes babyloniens ou les paraboles évangéliques, l'abbé Brémond, jésuite : amitié durable qui va élargir le cercle de ses interlocuteurs (portrait d'Henri Brémond et du réseau de relations naissantes avec le

7. Notamment le classique *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste* (1962), Paris, Albin Michel, coll. « l'Évolution de l'humanité », 1996.

philosophe Maurice Blondel, le jésuite écrivain irlandais George Tyrell). Suivant la voix de sa conscience, Loisy rassemble ses thèses sur le christianisme comme espérance collective qui, à travers la transformation christique de Jésus par le Nouveau Testament, s'est réalisée en Église, institution historique de cette foi à vocation universelle. C'est *L'Évangile et l'Église* (1902) et sa défense, *Autour d'un petit livre* (1903), qui vont rendre l'exégète définitivement célèbre et l'excommunier *Vitandus* en 1908. Le prêtre se soumet au verdict pontifical mais l'exégète affirme : « il n'est pas en mon pouvoir de détruire en moi-même le résultat de mes travaux ». Le biographe ne manque pas de se référer aux nombreuses études sur ces « années noires » de la crise moderniste en déployant l'éventail des prises de positions autour de l'« hérésiarque » (où l'on retrouve un Blondel réservé, un Duchesne à l'index, un Brémond menacé). Après son élection au Collège de France en 1909 (appuis de Paul Desjardins et d'Henri Bergson) à la chaire d'Histoire des religions, s'ouvre ensuite pour Loisy la seconde partie, laïque, de son œuvre savante. Longue, féconde et discrète période, troublée par la tragédie de 14-18, qui voit l'exégète conforter ses thèses sur l'origine du christianisme, élargir progressivement son champ de réflexion à l'universalité du phénomène religieux et laisser à la postérité une volumineuse autobiographie intellectuelle. Le biographe met surtout l'accent sur la montée en généralité philosophique (dialogue avec Bergson sur la crise morale) et sur les échos de son parcours circonscrits au cercle d'amis. S'il a eu des amis et des admirateurs, le savant discret n'a pas vraiment fait école, même si les historiens de l'Église attachent son nom au modernisme. Le biographe ne va pas au-delà dans le relatif oubli où est tombé Loisy après-guerre jusqu'aux travaux de Poulat, et n'explique pas plus le regain d'intérêt actuel pour celui qui est « devenu le plus vieux prisonnier d'opinion de l'édition française »[8]. Il multiplie pour finir ses marques de sympathie pour son sujet à travers l'évocation de divers témoignages et écrits personnels qui témoignent de son ascèse et de ses tourments. Tel le suivant où s'esquisse une sorte de socio-analyse de la division de soi ; affaibli par la maladie, Loisy écrit début 1940 à Franz Cumont (historien belge des religions) dont il salue les « travaux incessamment renouvelés » : « Les miens sont terminés et je n'en suis pas autrement fier. Ils ont été constamment élaborés dans l'infirmité pour aboutir à l'impuissance. J'ai travaillé sur des terrains discutés, sur des questions éternellement mouvantes ; et j'ai trouvé bon d'être apôtre en cultivant ce qu'on appelle communément la science. Je n'avais pas les ressources physiques indispensables pour réussir pleinement soit dans l'apostolat, soit dans la science. Le plus curieux de l'affaire est que je ne me suis pas ingéré de moi-même dans les besognes où j'ai été plutôt embarqué. Ainsi, dès le début, lorsqu'on me mit au collège, je demandais instamment et secrètement au Ciel la vigueur nécessaire au bon laboureur que je souhaitais être, comme mes ancêtres. De là vient que, dans mon

8. Gérard Mordillat, Jérôme Prieur, présentation de *Alfred Loisy*, Paris, *Noesis*, 2001, p. 18.

aventureuse carrière, j'ai toujours été contesté ; mais les gens ne se doutaient pas que je me contestais moi-même tout le premier, et en meilleure connaissance de cause. Maintenant toute la partie est jouée et il ne reste plus qu'à marquer le point final. » Cinq mois après, il décédait.

La souffrance rapproche Loisy de Lagrange, même si de leur vivant ces deux clercs n'ont pas manqué de s'opposer (le premier fustigeait le second d'« aventurier de l'orthodoxie » et le second dénonçait le premier pour ses « audaces qui font du tort à l'Église »). Ce martyrologe bibliste a toute sa place dans la série de témoignages de clercs souffrants rassemblés par Paul Christophe, également historien du catholicisme et directeur de la collection qui a accueilli le précédent Goichot[9]. D'une trentaine de récits choisis de savants et théologiens du XXe siècle qui ont donné leur vie à une Église ingrate, ressort, au-delà de la diversité des attitudes (révolte, résignation, sublimation), une sorte de modèle relationnel à quatre pôles : le Sujet, Dieu, l'Église et le Public. Ainsi dans les moments de découragement voit-on plutôt le Sujet Loisy appartenir à ceux qui s'en remettent directement à Dieu (« Leur couronne, ils la reçoivent, dans le secret, du Père qui voit dans le secret » écrivait saint Augustin mis en exergue par Christophe), alors que le Sujet Lagrange fait partie de ceux qui ne veulent pas désespérer de l'Église (*cf.* son dialogue privilégié avec la vierge Marie, mère de l'Église).

Manifestement, Loisy incarne dans le Public la figure du transfuge de l'Église, mais ce transfert s'est limité au monde savant (d'où l'importance du cercle d'amis ou de son « collège invisible ») alors que Renan a pris de son vivant la stature publique d'intellectuel national. Au-delà des relations d'un pôle à l'autre dont on pourrait multiplier les illustrations, le recueil de Christophe documente au pôle du Sujet le travail sur soi : division chez Brémond, objectivation chez Loisy (*supra*) et idéalisation chez Teilhard (« Il me semble que j'ai passé *à l'état de simple force* – qui va devant elle sans trop savoir où, sans trop *jouir* de rien – mais avec une foi suprême en l'Esprit – et en l'Unité », p. 144).

L'écriture de soi sous forme de journaux personnels, de livres ou de lettres qui font le bonheur du biographe s'avère, comme l'a montré Dosse commentant la *microstoria* italienne, le noyau moteur de la mise en récit des tensions collectives qui scandent la grande histoire. Nos histoires tourmentées de vies partagées entre science et foi réfractent ainsi le grand passage du magistère ecclésial vers la science positive, sur fond de déplacement multiséculaire de l'autorité institutionnelle vers l'autorité énonciative[10]. Un déplacement qui se poursuit aujourd'hui en une troisième phase avec la pluralisation des régimes de vérité sur une

9. On y retrouve ainsi (dans l'ordre du recueil) : Loisy, Brémond, Lagrange, aux côtés de grands théologiens momentanément en disgrâce comme Teilhard de Chardin, Chenu, Congar.

10. Gérard LECLERC, *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie des croyances*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1996.

scène publique mondialisée où l'éclatement des référents théologiques n'apparaît plus déjà que comme un avatar de l'histoire[11]. Aussi marginalisée que soit l'exégèse biblique, notamment dans un pays hautement laïcisé comme la France, ses spécialistes aujourd'hui ne manquent pas de sollicitations publiques, curiosité culturelle des origines aidant[12]. Dans ce nouveau contexte où les savants biblistes français formés après-guerre à la méthode historico-critique n'ont pas fait beaucoup de disciples et où le relais universitaire en la matière est plus faible que dans d'autres pays (Allemagne, États-Unis), une récente autobiographie intellectuelle comme celle de Marguerite Harl, helléniste devenue chef de file de « l'École française de septantologie », prend un relief particulier. La commande même de ce livre par Le Cerf souligne la reconnaissance catholique de la laïcisation du savoir biblique, et par là même sa féminisation relative, ainsi que le nouveau cours d'alliance qu'instaure la connaissance scientifique des textes entre universitaires et savants de confessions différentes (catholique, protestante et juive principalement ici). En retraite de la Sorbonne, Harl tire son bilan de carrière sous l'égide d'Érasme, « grammairien » de la Renaissance qui a su faire valoir l'étude des Écritures face à la scolastique dominante (« Je ne suis pas juge des textes, mais leur traducteur »).

« C'était en 1941. Je préparais cette année-là l'Agrégation de Lettres Classiques... ». Les premiers mots de l'autobiographe énoncent un parcours scolaire et universitaire qui progressera avec bonheur jusqu'à l'éméritat. Point ici de crise, mais un enchaînement de circonstances, de rencontres et de publications que l'institution valide pas à pas. Inévitable récit des origines (milieu rural – Ariège – promu par la Troisième République, goût des lettres, hypokhâgne puis université à Toulouse) qui fixe les dispositions acquises et à venir de la jeune professeur agrégée de lettres au lycée de Cahors au sortir de la guerre : « Le latin chanté en grégorien, la découverte de la Bible, le plaisir de l'architecture romane, la symbolique éclairée par la philosophie du Moyen Age. J.-K. Huysmans et Léon Bloy avaient eu pour moi le mérite de me donner accès sans que j'en prenne conscience aux richesses religieuses du Moyen Âge chrétien, à la Bible et aux "Pères", à des pans entiers de civilisation chrétienne que je n'avais pas découverts à l'Université. » (p. 41). Une mutation inattendue en région parisienne débouche sur un projet de thèse sur Origène sous la direction d'Henri-Irénée Marrou, historien qui associe la recherche sur les origines du christianisme à la quête de valeurs pour le temps présent. Au cours de ces années 1950, la recherche biblique

11. Éclatement énoncé par Michel de Certeau et qui n'est pas sans effet en matière d'exégèse biblique. *Cf.* Christoph Theobald, « Les "changements de paradigmes" dans l'histoire de l'exégèse et le statut de la vérité en théologie », *Revue de l'Institut catholique de Paris*, 24, 1987, p. 79-111. Plus globalement : François Laplanche, *La crise de l'origine, la science catholique des Évangiles et l'histoire au* XX*e siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 2006 (*cf. infra*, 134.49).

12. Voir par exemple : Pierre Lassave, *Bible : la traduction des alliances, Enquête sur un événement littéraire*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2005.

repart à nouveaux frais : dépassement de la crise moderniste chez les catholiques, découvertes archéologiques (manuscrits de la Mer Morte), relecture non scolastique des Pères de l'Église, etc. La soutenance de thèse, remarquée par la presse[13], précipite à nouveau le destin : un an plus tard, par « un heureux concours de circonstances », la post-doctorante est élue à la chaire de « langue et littérature grecques post-classiques » de la Sorbonne. « Par la grâce du grec », la littérature religieuse fait son entrée à l'Université au moment où dans le monde elle commence à faire l'objet d'un vaste programme d'études proprement littéraires (Auerbach, Frye). Pour notre jeune professeur, s'annonce une longue carrière d'enseignement et de recherche centrée sur la philologie, « l'art de comprendre ce que veut dire un texte, ce que l'auteur a voulu signifier, ou ce que son texte signifiera plus tard pour ses lecteurs ; l'art de décider aussi comment ce texte doit se traduire dans notre langue contemporaine, pour être donné à lire le plus honnêtement possible. » (p. 186). Le parcours accompli est une redécouverte circulaire des textes à la jonction des cultures grecque et juive : Origène (185-254) puis Philon (13-54), la Septante (-250), et retour au Nouveau Testament (50-100). Au fil des années, la philologue s'entoure d'une équipe de collaborateurs de haut niveau qui vont se distinguer par la traduction de la « Bible d'Alexandrie » (éditée au Cerf). « Originale et pionnière, notre entreprise l'était car, dans un pays à dominante catholique, doté d'institutions savantes et de clercs en assez grand nombre encore, qui aurait imaginé que des laïcs allaient remettre en honneur le vénérable texte grec qui avait été la Bible des églises anciennes ? » (p. 173). L'étude systématique des écarts sémantiques entre versions grecques, hébraïques et latines des Écritures renouvelle leur sens. « Qu'une traduction soit une œuvre, et non pas une reproduction, que la Bible se lise avec la tradition de ses traductions, est une pensée neuve et forte, qui fait son chemin chez les théologiens et les exégètes » (p. 292).

Reprenant avec humour les termes de l'*Apocryphe* – roman de Robert Pinget que le grand exégète dominicain Dominique Barthélémy lui a fait découvrir –, la philologue dit se cantonner à son rôle de « tâcheron » au service des « fervents » (et ajouterons-nous, de la curiosité générale montante pour les sources de notre civilisation). Sa sérénité tranche avec les tourments d'un Loisy ou d'un Lagrange : « Ce que je ressentais, c'était ma liberté : pas d'autre surveillance de mon travail que l'approbation de mes pairs ; pas d'autres maîtres que la difficulté des textes ; pas d'autre communauté que celle de l'amitié, qui se découvrait, en profondeur, selon des affinités électives. » (p. 298). La « revanche d'Érasme » c'est la reconnaissance par les clercs de la pertinence de la lecture compréhensive et éclairée

13. « Le spécialiste des questions religieuses pour *Le Monde* publia un compte rendu dont le titre s'étalait sur quatre colonnes "Un nouveau visage d'Origène", tandis que *Combat* mettait en valeur sur deux colonnes le fait qu'une femme, professeur de lycée et mère de famille, ait pu soutenir une thèse sur un Père de l'Église [...] Ce qui faisait sensation en 1957 est devenu banal aujourd'hui. » (p. 99).

de la Septante et des Pères par la philologie universitaire. Le travail d'accueil de l'autre entre les lignes de lointains fragments qu'opère l'helléniste devenue patrologue lui fait rejoindre aussi son premier maître Marrou qui fit de l'histoire une école de tolérance[14]. L'envoi final en amplifie la portée existentielle : « L'ardeur en soi du feu de l'intelligence qui se met au travail pour lire les œuvres du passé, la pratique de l'hospitalité à "l'étranger" dans l'effort d'interprétation, tous ces exercices forment notre vie intellectuelle. C'est un mode de vie : à travers les textes, comme dans la vie, nous allons à la rencontre des autres. Mais ce mode de vie vaut surtout pour ce qu'il partage. Le trésor de savoir et de sagesse que le travail intellectuel nous apporte et qui nous accompagne au long des années comme un "viatique", s'accroît quand nous le partageons. J'aime enseigner, j'aime communiquer à d'autres le bonheur de lire et de comprendre. Se mettre au service des témoins du passé ou du lointain a valeur en soi. Interpréter et transmettre les textes, être des passeurs sinon des créateurs, me semble une façon modeste mais sereine d'exercer notre humanité. » (p. 353). La ferveur des lointaines voix décryptées comme d'une partie des destinataires actuels de leur traduction semble avoir gagné notre modeste et serein « tâcheron ». Il ne s'agit sans doute que de l'ultime montée en généralité d'un heureux parcours savant, mais l'envoi signe la reconstruction d'un *ipse*, pour reprendre les termes de Ricœur, qui transcende le vieil et réducteur antagonisme entre science et foi. Cette autobiographie intellectuelle, dont l'entour proprement biographique (partage de la vie de femme, épouse, mère, veuve, universitaire) est à peine suggéré car de peu d'intérêt pour le propos, appartient au type de cheminement incrémental (enchaînement progressif de causes). Dosse et les sociologues qu'il cite (chap. 3) le distingueraient des types archéologique (point origine d'où découlent les événements subséquents) et structural (relation du sujet aux temporalités du monde) ; le dossier de Montagnes sur Lagrange pourrait correspondre au premier et la biographie élargie de Goichot sur Loisy au second. Mais au-delà de cette typologie, le chemin de Harl se présente comme un témoignage vivant de la pacification rationnelle de l'exégèse biblique dans un contexte où les croyances, qu'elles soient scientifiques, religieuses ou esthétiques, reconnaissent leur spécificité et découvrent leur réciprocité. L'hypothèse vaudrait bien une enquête.

En définitive, les données personnelles qui jalonnent une œuvre de l'esprit, que Bergson rejetait résolument, ont ici diversement servi à mieux la comprendre dans son développement historique. Les biographes en modulent l'usage et leurs effets de sens suivant leur point de vue. Ainsi dans une optique que l'on pourrait qualifier de patrimoniale Chauvin met-il en scène le jeu des contradictions célèbres

14. Position irénique de Marrou que l'on peut opposer à celle, plus politique, de son camarade Aron : Jérôme Grondeux, « Henri-Irénée Marrou et Raymond Aron face à la connaissance historique », in Yves-Marie Hilaire, dir., *De Renan à Marrou, L'histoire du christianisme et les progrès de la méthode historique (1863-1968)*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1999, p. 173-195.

de l'*hircocerf* et de la dette intellectuelle que la société éclairée (pour ne pas dire l'humanité) lui doit. Montagnes, dans son projet hagiographique sur Lagrange, rassemble-t-il le savant, l'homme et le spirituel dans une tension salvatrice entre connaissance et obéissance. Goichot dans sa réhabilitation compréhensive de Loisy met-il en réseau l'individu divisé, les cercles d'idées et les institutions séparées au cœur d'un siècle tragique. Harl vient-elle enfin témoigner d'une issue possible entre investissements symboliques et cognitifs trop longtemps opposés. Autant d'*ipse* résultant du pari biographique et du travail autobiographique que le grand éclatement des régimes de vérité aligne aujourd'hui dans leur succession.

Pierre LASSAVE
Centre d'études interdisciplinaire des faits religieux